Wauthoz, Henri A
Galochard & cie.

PQ
2645
A484
G35

HENRI-A. WAUTHOZ

Galochard & Cie

Comédie en un acte

LES ÉDITIONS JOS. VERMAUT

PARIS
Rue de l'Estrapade (V)

Siège Social :
COURTRAI
26-28, Rue Longue des Pierres

BRUXELLES
28, Avenue des Gaulois

GALOCHARD & Cie

DU MÊME AUTEUR

JUDAS DE KERIOTH, action biblique en 4 journées, en vers.

LE MIRAGE INGÉNU, pièce en 4 actes, en vers.

L'AVENTURE DE MÉLANIE BAQUET, comédie en 3 actes.

LE FOYER PROFANÉ, pièce en 1 acte, en vers.

LES PÊCHEURS ET LA PÊCHERESSE, comédie en 1 acte, en vers.

LA VICTOIRE DE VICTOIRE, farce en 1 acte.

THÉATRE POUR ENFANTS

ALI-BABA, pièce en 4 actes.

ROBINSON-CRUSOÉ, pièce en 3 actes.

HENRI-A. WAUTHOZ

Galochard & Cie

Comédie en un acte

LES ÉDITIONS JOS. VERMAUT

Siège Social :

PARIS
11, Rue de l'Estrapade (Ve)

COURTRAI
26-28, Rue Longue des Pierres

BRUXELLES
22, Avenue des Gaulois

LIBRARY
APR 30 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2645
A484G35

Tous droits de représentation, traduction, adaptation
strictement réservés pour tous pays.

PERSONNAGES :

GALOCHARD	60 ans
LE MONSIEUR	50 ans
LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE . .	25 ans
MADAME FERTU	60 ans

Cela se passe dans la vieille échoppe du Père Galochard, un honorable marchand de bric-à-brac. L'ensemble est vieux, poussiéreux et pittoresque, comme il convient. Un fauteuil centenaire et quelques chaises branlantes occupent le devant de la scène, dont le fond constitué par la vitrine du magasin au coin de laquelle s'ouvre une porte donnant sur la rue.

Un vieux comptoir et quelques meubles d'âge, si pas d'aspect respectables, garnissent les côtés de la scène. Une porte donne accès à l'intérieur de la maison.

Au plafond sont suspendus des paquets de vieux vêtements qui ont l'air de lamentables mannequins se balançant au bout d'une corde.

Galochard est un vieux bonhomme placide qui revêt lorsqu'il sort un extraordinaire chapeau haut de forme et une redingote couleur puce.

Madame Fertu se drape dans un châle antique et est coiffée d'un bonnet à fleurs.

Le « Monsieur » est un monsieur rondouillard.

Le Secrétaire du Commissaire est un bon jeune homme bien mis.

Scène I.

GALOCHARD, *puis* MADAME FERTU.

Venant du dehors on entend au loin la voix de Galochard crier sur le ton chantant propre aux marchands

d'habits : « Marchand d'habits... Avez-vous des habits à vendre ». *La voix se rapproche et, toujours criant, Galochard, portant un sac volumineux sur l'épaule, fait son entrée.*

GALOCHARD.

Ouf... C'est pas malheureux d'être rendu chez soi... En voilà une journée... oh là la... Je suis esquinté.

(*Après avoir déposé son sac et constaté qu'il est seul.*)

Ben quoi... personne à la boutique... Où s'qu'est passé ma gérante. Elle s'est mise en grève... ou bien c'est-y qu'elle se serait fait enlever. (*Le disant il va entr'ouvrir la porte qui donne dans l'intérieur de la maison et crie à la cantonnade.*) Ohé... M'ame Fertu... y a du monde!...

MADAME FERTU (*apparaissant*).

C'est-y vous, M'sieur Galochard... Ah bien vrai, ce que vous en avez mis du temps à faire votre tournée aujourd'hui. Y a plus d'une heure que je vous espère et en vous attendant j'étais allée soigner votre chatte qui a fait ses jeunes la nuit dernière.

GALOCHARD.

Oh, je le sais bien, allez, que je suis en retard. Mais qu'est-ce que vous voulez... les affaires sont les affaires et elles ne sont pas toujours faciles... Tenez, pour vous dire, j'étais parti ce matin, comme tous les mercredis, pour faire ma tournée en ville pendant que vous voulez bien recevoir à ma place, ma clientèle dans mon bocal...

MADAME FERTU (*l'interrompant*).

C'est bien le moins allez, et ça me fait plaisir de vous faire plaisir... Ça se doit entre voisin, pas vrai ?

GALOCHARD.

N'empêche que c'est gentil tout plein de votre part et que je vous en dois mon grand merci.

MADAME FERTU.

De rien que je vous dis... J'ai bien le temps peut-être!... Je suis rentière, moi... pensionnaire du gouvernement... C'est un métier qui ne vous donne pas d'engelures. Tenir votre magasin, c'est une occupation qui m'occupe, sans m'occuper... vous comprenez.

GALOCHARD.

Merci tout de même en passant... Je vous disais donc que j'y étais à faire ma tournée... je m'en étais appuyé déjà plus de la moitié et rien...

MADAME FERTU.

Y a donc plus de purées dans le pays, ou bien c'est-y le contraire... qu'ils veulent tous user leurs frusques jusqu'à la doublure de la doublure. Malheur !...

GALOCHARD.

Non, c'est le moment des « déplacements et villégiatures », comme on dit sur les gazettes. Y sont tous « à la mer » ou « à la montagne »... Faut attendre la rentrée pour la reprise... Mais c'est alors que ça roule, M'ame Fertu... Et ça se comprend comme à l'école primaire... Tant plus que le porte-feuille est plat, tant plus qu'on doit le regarnir... et pour le regarnir on se dégarnit... et en avant le grand nettoyage des objets « inutiles et encombrants ». Vous comprenez.

MADAME FERTU.

C'est tout compris... Mais les sujets... les domestiques... les larbins, quoi..

GALOCHARD.

Toute la larbinerie s'est offert la fuite à la suite des patrons... un vrai nettoyage par le vide... Y a bien quelques ménages bourgeois dans ma clientèle, mais ça vous a, à présent des nouvelles petites boniches qu'ont pas encore leur diplôme... c'est jeune... ça n'a pas d'expérience... ça ne sait pas encore ébrécher proprement un objet qu'on peut alors refiler en douceur au papa Galochard, au lieu de le déposer dans le coffre-fort aux épluchures.

MADAME FERTU.

Alors quoi... vous rentrer bredouille, mon pauvre Monsieur Galochard.

GALOCHARD (*montrant son sac*).

Et ça, M'ame Fertu, c'est-y de la crotte de bourriquet. A la fin des fins je suis tombé sur un client, mais là, tombé à m'en faire mal... Ah! le chameau. Ce qu'il m'a fait transpirer ce frère-là... Y a pas à dire, y a des particuliers qui sont plus collants que du papier à la glu... Pour lors donc, me voilà que je m'en revenais en traînant un peu la patte, vu mon rhumatisme, et un peu vexé de m'en retourner au chenil avec mon sac en estomac de chameau, quand j'entends qu'on me téléphone sans fil, du haut d'un balcon de première dimension « Hé là-bas l'homme... l'homme au sac »... « Galochard », que je réponds comme de juste en m'enfilant dans la boîte à microbes. « Galochard, de la maison Galochard et Compagnie, vieux linge, vieux vêtements, vieux objets en tout genre... on se rend à domicile sur demande, une simple carte-postale suffit », que je continue en lui refilant mon prospectus avec l'adresse de mes entrepôts.

MADAME FERTU.

Galochard et Compagnie... c'est une belle enseigne.

GALOCHARD.

Entre nous, vous comprenez, j'ai mis « et compagnie », Ça fait bien dans le commerce... ça pose un homme sur la place... ça donne l'idée d'une entreprise modern style.

MADAME FERTU (*admirative*).

Ce que vous savez être roublard, vous...

GALOCHARD (*modeste*).

C'est de naissance... (*reprenant son récit*). « Arrivez donc par ici », que me fait mon client, « vous débarquez comme la bière de Mars à la mi-carême... nous déménageons ».

MADAME FERTU.

...Déplacements et villégiatures?..

GALOCHARD.

Non, c'était sérieux... On faisait un chambard du diable dans la boîte... Oh... une chic coquille à escargot, faut le dire. On avait déjà emmailloté la grosse moitié des bibelots et y en avait plus que dans le creux de la main gauche pour sûr. Deux grosses voitures pleines à s'en crevasser la ceinture que m'avait dit un des larbins... Et le patron en faisait de la musique... « C'est pas possible de décoller avec tout ça », qu'il criait, « faut se débarrasser des objets inutiles et encombrants. Et y en avait c'est pas pour dire... mais faut croire tout de même qu'il n'était pas pressé, le bougre, car il m'a tenu deux heures pour le moins, deux grandes heures d'horloge à remontoir pour me refiler un tas de trucs qu'on aurait dit être en or, tant il prétendait leur vouloir de la valeur...

Y a pas plus juif que ce particulier-là, et finaud et voleur... oui voleur !... Quand y m'avait poussé un objet sur le tas, il le reprenait pendant que j'avais la devanture en retourne... Mais heureusement que j'ai pas des mirettes à la mie de pain et que je le « s'yeutait » en douce... et alors ça nous en faisait des palabres, pis que si on avait été des diplomates dans une conférence internationale de bavards. Tenez, pour ce vieux buvard avachi qu'il avait ramassé par terre dans un coin... ça a été une histoire comme si ça avait été le propre portefeuille du Président des Iles de la Lune. « Je ne sais pas d'où ça me vient », qu'il m'a dit, « mais ça doit être vieux dans la maison », et il m'a augmenté d'une belle pièce de quarante-cinq sous « pour faire un compte rond », qu'il disait (*tournant et retournant le buvard qu'il avait pris précédemment dans son sac*). Quarante-cinq sous pour ça... Il m'a eut, le frère... Malheur !

MADAME FERTU.

Faut jamais regretter un marché, M'sieu Galochard.

GALOCHARD.

Oh! c'est pas que je regrette, car sur l'ensemble je crois que j'ai tout de même fait une affaire à la hauteur. (*S'apprêtant à vider son sac.*) Bon... je vais ranger tout ça.

MADAME FERTU.

Voulez-vous que je vous aide?...

GALOCHARD (*protestant*).

Vous ne voudriez pas, hein, M'ame Fertu... Voilà assez longtemps que je vous tiens dans les brancards aujourd'hui... Retournez donc chez vous... C'est pas que je vous ai assez vu, bien sûr, mais faut tout de même pas que j'abuse de votre complaisance.

MADAME FERTU.

Oh ! il n'y a pas d'abus, allez, ni de complaisance... Et puis j'y suis toute la semaine chez moi... J'y ai été toute ma vie, chez moi.

GALOCHARD (*qui commence tout doucement à ranger les objets qu'il tire de son sac*).

C'est vrai que votre ancienne profession, ça ne vous déplaçait guère.

MADAME FERTU.

Garde-barrière... C'est un beau métier, bien sûr. On a la confiance du gouvernement... On porte un drapeau tout comme si on était au régiment. C'est quelque chose ça... Et je puis dire que dans ma famille on est garde-barrière à regarder passer les trains de chemin de fer, de mère en fille, depuis des siècles et des siècles.

GALOCHARD (*avec une nuance d'admiration*).

Pas possible...

MADAME FERTU.

C'est comme je vous dis.

GALOCHARD.

Tout de même... Y ne m'aurait jamais semblé que les chemins de fer c'était si vieux que ça.

MADAME FERTU.

Laissez donc... C'est bien plus vieux que vous ne le croyez, allez... Je m'y connais bien peut-être, hein!... Je suis de la partie...

GALOCHARD (*convaincu*).

Ah! ça c'est vrai... faut le reconnaître.

MADAME FERTU.

Et bien, croyez-vous que moi qui en ai tant vu des trains dans ma vie... pensez... je suis née dans la baraque de la compagnie à la barrière de la grande ligne... et j'ai vu le jour juste comme on annonçait l'express de 4.45 h... et bien... j'y ai jamais monté dans un train...

GALOCHARD (*incrédule*).

Vous me faite courir, M'ame Fertu.

MADAME FERTU.

La vérité pure... J'en ai vu passer des mille et des mille... Il y en a jamais un qui s'est arrêté... et me vl'à... me vl'à retirée des affaires...

GALOCHARD.

Mais vous avez le temps maintenant, montez-y donc.

MADAME FERTU.

Pour aller où... Je ne connais personne nulle part qu'ici. Non... c'est bien fini, allez... J'y monterai jamais, d'autant plus que les chemins de fer, c'est encore un vieux truc qu'est sur sa fin.

GALOCHARD (*stupéfait*).

Qu'est-ce que vous me gazouillez-là, M'ame Fertu... Finis... les chemins de fer...

MADAME FERTU.

Pour sûr... avec leurs sacrées aéroplanes.. Voilà qu'on vole en l'air à présent... C'est encore un machin pour mettre le pauvre monde dans la misère.

GALOCHARD.

C'est autant dire du chinois en chine que vous me causez-là, M'ame Fertu.

MADAME FERTU.

Vous ne comprenez donc rien de rien... Les aéros ça vous passe sur la tête, pas vrai, c'est un truc pour supprimer les gardes-barrières... Encore un métier dans la pommade.., heureusement que moi j'ai ma pension. (*Se décidant à s'en aller.*) Allons... je m'en vais puisque vous ne voulez plus de moi. Si j'avais vingt ans de moins vous feriez peut-être bien plus de façons...

GALOCHARD.

M'ame Fertu, je vous estime beaucoup. Vous êtes une voisine comme on n'en fait plus et une amie comme on n'en trouverait pas un quarteron d'ici l'étoile polaire... Mais vrai... les personnes de votre sexe... Y a longtemps que j'ai fini de prendre une lunette d'approche pour y compter les grains de beauté.

MADAME FERTU.

Vous en voulez aux femmes. C'est pas gentil ça... Quoiqu'elles vous ont fait?

GALOCHARD.

Ah! là là... ne m'en parlez pas. Je n'en ai connu qu'une, qu'une seule, mais ça m'a suffi comme échantillon. C'est de Madame Galochard que je vous parle... car j'ai été marié... parfaitement... Ça vous étonne?

MADAME FERTU.

Mais non... pourquoi... bel homme comme vous êtes.

GALOCHARD.

Mais ce qui vous étonnera peut-être bien alors... c'est que j'ai été trompé.., Oui, Madame Fertu... j'en ai porté sur le dôme une pleine charge et de la corne première qualité.. Si j'avais voulu passer sous l'arc de triomphe

j'aurais dû faire demi-tour. Hein... ça vous en mastique la dent creuse, pas vrai ?

MADAME FERTU (*qui s'est assise pour savourer la belle histoire*).

Nous sommes parfois si faibles, nous autres pauvres femmes. Peut-être bien que Madame Galochard n'avait pas su vous apprécier.

GALOCHARD.

Elle m'avait pourtant assez couru après, avant que je ne me décide à convoler. C'est point dans ce temps-là que j'aie été plus ours qu'un autre, mais ma pauvre sainte femme de mère m'avait souvent répété : « Fais comme moi, mon gars, te marie point », alors moi, vous comprenez, j'étais un peu en méfiance du sexe... Mais va-te-faire-fiche —, une sacrée petit boniche, grosse comme trois sous de sirop de poire et futée comme une femelle de sansonnet, s'était installée chez des bourgeois, à deux pas de mon atelier. Je la reluquais le matin... elle aussi la mâtine... et voilà qu'elle se met à me faire des petites mines et à me dire des bonjours à la confiture avec des « Ça va t'y comme on veut, m'sieu Galochard », le matin, et des « Quelle chance que vous avez de pouvoir aller vous ballader », qu'elle me faisait le soir à la sortie... Elle a tant fait qu'elle m'a emmaillotté dans ses jupes comme un crapaud de huit jours et que j'ai marché de tout le tremblement, le truc civil avec les témoins, les officiels et les signatures et puis le curé avec les chandelles et une grande bénédiction.

MADAME FERTU.

Eh bien... c'était-y pas gentil ça ?

GALOCHARD.

Attendez voir la fin de la comédie. Vl'à ma sacrée petite bonne femme qui se met en tête de faire du commerce. Faut vous dire que dans ce temps-là j'étais premier ouvrier, comme qui dirait contre-maître, dans la plus grande fabrique de meubles anciens de la place. Ce que j'en ai torché des vieux bahuts, des vieilles horloges et des plumards antiques, vous vous en faites pas une idée, des mille à la douzaine... Alors voilà M'ame Galochard qui entre en combine avec mon patron — un type à la hauteur faut le dire — et vl'à qu'y lui installe une « maison de débit de mobiliers anciens pour cause de départ pressé ». Vous voyez ça tous les jours dans les feuilles... occasion unique... meubles de style avec garantie d'authenticité... tout le boniment quoi... Et ça marchait, ça marchait, fallait voir. Nos antiquités n'avaient pas le temps de sécher à la fabrique pour sûr. C'est tout juste si on avait le temps d'y faire les trous de vers et d'y coller la moisissure dans les coins... Allez, houste...

MADAME FERTU.

Ah ! c'est qu'il y en a des amateurs de vieilleries.

GALOCHARD.

Des vieilleries, c'est possible... mais ils aiment à se torcher le bec avec du plus jeune à l'occasion. Et c'est tout du beau monde, pas mal galetteux et qui ne se refuse rien. Y en a un dans le tas qui, en marchandant la chaise-longue de madame de Pompadour — modèle exclusif de la maison — a enlevé l'objet et la vendeuse par-dessus le marché... Y a vingt ans de ça.

MADAME FERTU.

C'est une histoire comme au cinéma !... Et vous ne l'avez plus jamais revue ?

GALOCHARD.

Qui ?... Madame Galochard... Jamais... Paraît qu'elle m'avait passé au jaune depuis pas mal de temps déjà... J'ai su ça après, avec les détails... tous les détails... y avait du monde bien complaisant dans le voisinage... mais la complaisance ça vous arrive comme des cheveux sur la soupe... on vous crie gare quand la perruque est dans la marmite... Et le plus joli de l'histoire c'est que mon patron a été plus furieux que moi... Il criait comme un brûlé qu'on l'avait trompé et il m'a proprement f...ichu à la porte en me traitant d'imbécile.

(*Il reste un instant pensif devant madame Fertu qui savoure en silence l'histoire qu'elle vient d'apprendre.*)

Et puis... y a des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir... Quand on ne sait rien on ne se fait pas de bile... mais quand on sait... ah dame... ça vous pince... ça vous pince... oui, ne pas savoir ça vaut peut-être mieux.

MADAME FERTU (*avec insistance*).

Mais quand on ne sait rien, on passe dans son quartier pour le roi des jobards.

GALOCHARD.

Vous n'avez peut-être pas tort.

MADAME FERTU (*se décidant à formuler ses condoléances*).

Enfin quoi... m'sieu Galochard... faut vous faire une raison.

GALOCHARD (*subitement furieux*).

Une raison... une raison... vous croyez qu'on se fait une raison comme on se fait la barbe. D'abord j'ai juré de me venger, de me venger des femmes... de toutes les

femmes et je — me — vengerai. Qu'il m'en tombe seulement une sous la patte, de sacrée femelle qui trompe son homme, pour voir si je ne venge pas sur la bougresse tous les mâles trompés depuis le temps de notre premier père Adam.

MADAME FERTU.

Ça vous fera pas mal d'ouvrage.

GALOCHARD.

Ah ! la la... Vous verrez comment qu'il se vengera le papa Galochard. Qu'elle vienne l'occasion... Qu'elle vienne... je l'attends...

MADAME FERTU (*avec une pointe d'ironie*).

... depuis vingt ans.

GALOCHARD.

Parfaitement... ça prouve que j'ai de la patience et ce jour-là, madame Fertu, je vous offre un strapontin d'honneur, bien calé, avec un petit banc pour mettre sous vos pieds, car ce sera un spectacle à la hauteur, je vous le promets. (*Ruminant des pensées farouches, Galochard arpente sa boutique pendant que madame Fertu se dispose à s'en aller.*)

MADAME FERTU.

Alors, vous ne voulez toujours pas que je vous aide ?

GALOCHARD (*qui s'est remis à ranger ses achats*).

Pas la peine... d'ailleurs j'ai fini.

(*Il a repris en main le buvard qu'il avait déposé sur un meuble.*)

Sacré truc... dire que ça me coûte quarante-cinq sous... à qui donc que je pourrais bien refiler ça...

(*Il ouvre le buvard dont s'échappent des papiers qu'il ramasse.*)

Hé là... qu'est-ce que c'est que ça... Des papiers, des écritures... En voilà un fourbi...

MADAME FERTU (*qui a ramassé quelques papiers*).

C'est des listes d'adresses... Ah ! voilà... œuvre de bienfaisance... œuvres de charité... Comité de prévoyance... Patronnage... c'est pas intéressant.

GALOCHARD.

Minute... c'est pas intéressant pour vous... mais ça doit l'être pour l'ancien proprio de l'objet.

MADAME FERTU.

Mais c'est à vous maintenant puisque vous l'avez payé.

GALOCHARD.

Bien sûr... quarante-cinq sous encore... c'était pas donné. (*Il réfléchit.*) Mais je la tiens, ma combine... Il doit y tenir à ces paperasses-là, le pot à colle-forte... Je vais lui revendre tout le truc... avec un honnête bénéfice... Ah! les affaires sont les affaires. J'y cours... (*Il s'apprête à sortir.*) Dites donc, M'ame Fertu, vous voudrez bien tenir la boîte pendant un temps... un aller-retour en quatrième vitesse.

MADAME FERTU.

Allez donc que je vous dis... ça m'amuse...

(*Galochard sort.*)

J'ai bien le temps pour sûr... Ce n'est que dans huit jours que je dois aller toucher mes rentes... d'ici-là je peux bien attendre le tour du cadran.... En voilà une

histoire que m'a raconté m'sieu Galochard... Pauvre cher homme. Y en a-t-il des drames dans la vie... Y en a t'y bon dieu de bon dieu. (*Elle chante sur un ton de fausset.*)

Les femmes sont volages
C'est la faute à l'amour...

(*Elle s'interrompt soudain en disant*) :

Et moi qui oubliais la chatte. Pauvre minette... Si mignonne est déjà abandonnée... Elle en a de l'ouvrage avec ses jeunes... Encore une victime de l'amour...

(*Elle entre dans la maison.*)

Scène II.

LE MONSIEUR.
LE SECRETAIRE DU COMMISSAIRE DE POLICE.

(*Le monsieur entre avec toute la vivacité d'une nature colérique, tempérée par un embonpoint porté avec une certaine élégance. Le secrétaire du commissaire de police le suit d'un air peu satisfait de la corvée.*)

LE MONSIEUR.

C'est bien ici... la maison Galochard et Compagnie. Enfin nous allons arranger cette affaire... Je compte sur vous, monsieur le secrétaire.

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Oh ça s'arrangera, soyez sans crainte... Monsieur le Commissaire de Police vous l'a dit lui-même, Galochard est un très brave homme... estimé dans le quartier depuis plus de vingt ans... Jamais aucune plainte n'a été relevée à sa charge... un dossier vierge... Ce n'est pas pour

vous reprocher de vous être adressé à nous, mais je suis persuadé que si vous étiez venu directement ici, cette petite affaire serait déjà arrangée à l'heure actuelle.

LE MONSIEUR.

Ce n'est pas mon avis... avec ces gens-là on ne sait jamais. Après tout je ne le connais pas, moi, ce Galochard. Il s'est introduit chez moi cette après-midi avec une instance excessive et il s'est obstiné à vouloir m'enlever des objets — oh, en les payant bien sûr — dans le brouhaha de mon déménagement... tout cela est louche.

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Mais c'est son métier à cet homme.

LE MONSIEUR.

Je ne dis pas, mais je me méfie de ces individus. Celui-ci serait un recéleur que cela ne m'étonnerait qu'à moitié. Il vous a des allures inquiétantes, il vous regarde en dessous, il discute les prix pendant des heures et des heures et finalement se permet de vous accuser de mauvaise foi en prétendant que vous reprenez subrepticement des objets déjà classés dans les lots dont le prix est fixé... Comme si la parole d'un homme comme moi ne devait pas suffire à un individu de cette espèce... Enfin bref, pour éviter toute discussion superflue, j'ai demandé à Monsieur le Commissaire de Police, votre chef, que je rencontre parfois dans le monde, de m'aider à en terminer au plus vite. Il m'a délégué son propre secrétaire. Je suis donc fondé à croire et j'espère que vous serez de mon avis, qu'il entend que satisfaction me soit donnée sur-le-champ.

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE
(*légèrement agacé*).

Parfaitement, c'est ainsi que je l'entends aussi, si toutefois, ainsi que Monsieur le Commissaire vous l'a répété, il est établi que vous êtes dans votre droit.

LE MONSIEUR.

Comment, mon droit ?... Mais cela ne peut faire doute, je suppose... Il suffit que je l'affirme.

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Bien... bien... Je ne demande pas mieux pour vous au fond. Mais enfin, cette affaire a-t-elle en soi une si grande importance ?

LE MONSIEUR.

Ainsi que je vous l'ai dit, il s'agit d'un buvard. Cet objet, à proprement parler, n'a pas une valeur intrinsèque bien considérable, mais ce buvard appartient à ma femme. Sa disparition a acquis dès lors une importance que vous apprécieriez plus complètement si vous aviez la faveur de connaître mon épouse. Toutes les femmes, Monsieur, ont leur caractère. La mienne se distingue par une nervosité plus que vive et qui se manifeste notamment lorsqu'elle ne trouve pas à sa portée immédiate les objets dont elle souhaite l'emploi. Cette nervosité se traduit souvent alors de façon fâcheuse. C'est ainsi qu'un orage domestique s'est déchaîné dans notre intérieur lorsqu'elle a constaté la disparition de son buvard. Je vous avoue que je ne lui connaissais guère cet ustensile, lequel s'est glissé dans le lot des objets inutiles et encombrants emportés par le sieur Galochard, sans attirer ma spéciale attention.

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Votre femme attache donc une particulière importance à ce vieux buvard?

LE MONSIEUR.

Il paraît qu'il renferme des documents qui lui sont d'une grande utilité. Vous n'ignorez probablement pas que ma femme détient un record qui lui est fort envié... Celui des Comités de patronnage et de prévoyance. Elle est dame patronnesse de cent vingt-sept organismes différents. Cela lui prend, hélas, toutes les heures de la journée. Bien que je sois flatté d'être l'époux d'une femme possédée d'une telle fureur de vertu, je ne puis parfois m'empêcher de me plaindre. Je m'entends alors répondre que je suis un égoïste et que les heures qu'elle passe loin de moi sont consacrées au « bien de mon prochain ». Eh bien, Monsieur, le fameux buvard renferme les documents relatifs à ses occupations extra-conjugales. Il vous sera dès lors aisé de reconstituer par la pensée, la scène pénible que j'ai eu à subir du chef de cette disparition qui m'était imputée. Voulant faire régner le calme après la tempête dans mon intérieur, bouleversé par cet incident fâcheux, je me suis mis à la recherche de ce malencontreux buvard. Ma femme serait capable d'en faire une maladie. Il faut absolument que je me fasse restituer le buvard... Il y va d'une chose qui m'importe par dessus tout...

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

...La santé de madame votre épouse?...

LE MONSIEUR.

... Mon repos, cher monsieur, mon bienheureux repos troublé par cette sotte aventure. (*Regardant autour de lui.*) Ah! ça... mais où donc est passé ce Galochard de

malheur... Ce repaire abandonné ne me dit rien qui vaille. (*Il frappe violemment de sa canne sur le comptoir.*) Oh là! quelqu'un!

Scène III.

LES MÊMES, MADAME FERTU.

MADAME FERTU (*accourant*).

...Du monde... Excusez-moi, messieurs... J'étais à soigner une jeune maman... la chatte à Monsieur Galochard, pour tout dire.

LE MONSIEUR.

Galochard!... Où est-il, Galochard... Galochard et Compagnie. C'est vous la compagnie... Jolie compagnie, mes compliments. Le couple vaut la bicoque... une jolie boîte à pucerons.

MADAME FERTU (*avec dignité*).

Je suis Madame Fertu, pour vous servir, pensionnée de l'Etat. Une voisine qui estime assez m'sieu Galochard pour lui garder son établissement quand il est sorti pour ses affaires... Quant à vous, m'sieu, je-ne-sais-qui, vous me paraissez venir d'une province où le marchand de politesse a refusé de vous faire crédit.

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE (*intervenant*).

Nous sommes venus nous entendre avec Monsieur Galochard au sujet d'un buvard ancien qu'il détient.

MADAME FERTU (*s'adressant au Secrétaire*).

Ah! c'est pour le buvard... Eh bien, Monsieur, vous n'avez pas de chance. M'sieu Galochard n'est pas ici, mais je crois bien que c'est pour cette affaire-là qu'il est sorti. Il s'en est allé rapporter l'objet à domicile, rapport à des écritures qu'il a trouvées.

LE MONSIEUR.

Il est allé chez moi?...

MADAME FERTU (*se tournant avec mépris vers le Monsieur*).

Ah! c'est vous l'homme à la glu... le pot à la colle forte... J'aurais dû m'en douter d'après le portrait que M'sieu Galochard m'en avait dessiné. (*S'adressant au Secrétaire du Commissaire.*) Il est parti en courant, le pauvre cher homme, à seule fin de faire plaisir à Mossieu.

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE (*au Monsieur*).

Là... voyez-vous, tout s'arrange... Retournez donc chez vous... Voilà une affaire terminée.

LE MONSIEUR.

Oh! je n'en sais rien... Tout ça n'est peut-être que de la frime. Enfin... nous verrons bien.

(*Il sort sans saluer.*)

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE (*poliment*).

Au revoir, Madame.

MADAME FERTU (*pendant que le Secrétaire s'en va*).

Bien au revoir, mon petit monsieur... Vous, au moins, vous êtes poli... C'est pas comme l'autre enflé... l'Empereur des Mal-Embouchés. Ah! là... là... Quel sac à rognures... le Président du Syndicat des têtes à claques... Mal poli... En voilà une façon de parler aux dames.... (*Galochard entre tenant le buvard à la main.*)

Scène IV.

MADAME FERTU, GALOCHARD.

MADAME FERTU.

Vous voilà déjà de retour, M'sieu Galochard. Vous l'avez donc rencontré en chemin.

GALOCHARD.

Qui ça?

MADAME FERTU.

L'homme au buvard.

GALOCHARD.

Non... je n'ai vu personne.

MADAME FERTU.

Vous n'avez donc pas été chez lui comme s'était votre idée.

GALOCHARD.

J'ai bien pris le départ, mais je ne suis pas arrivé au poteau, rapport à ce qui m'est arrivée dans le parcours. Figurez-vous que j'ai déniché une nouvelle mine à paperasses dans ce sacré buvard de malheur, autant dire une cachette que j'avais pas dégotté ici. J'y ai risqué une œillade... Oh là là, quel poison... Un paquet de lettres, M'ame Fertu... soignées.

MADAME FERTU.

Des lettres... à lui?

GALOCHARD.

Non... à sa femme... Des lettres à faire évaporer le Pôle Nord. J'en ai lu qu'un bout, mais ça m'a suffi comme échantillon.

MADAME FERTU (*qui frétille de curiosité*).

Laissez voir pour voir.

GALOCHARD (*hésitant*).

Vous ne m'en voudrez pas si ça vous chatouille la vertu.

MADAME FERTU.

Laissez donc... Je suis majeure peut-être! Faudrait autre chose que de la littérature pour me rôtir les sentiments.

(*Galochard lui passe une lettre qu'elle parcourt avec une satisfaction qui se manifeste par des petits cris qui voudraient être effarouchés et qui sont surtout admiratifs.*)

Oh là! Oh là là... Hé bien vrai... Quel style... ça doit lui tenir chaud, à la dame, de recevoir ça en hiver, oh là là... et c'est signé...

GALOCHARD.

Des petits noms en sucre comme de juste... D'ailleurs, voilà son portrait au monsieur. (*Il lui tend une photographie.*)

MADAME FERTU (*admirant*).

Hé! Hé!... Un beau gars. (*S'apercevant de quelque chose qui lui paraît anormal.*) Mais... mais... il est... il est... Y a donc point de caleçon de bain dans son pays? Veux-tu cacher ça... vilain... Et dire qu'il a posé comme ça devant un photographe. (*Après avoir réfléchi.*) Après tout, c'est peut-être un boxeur à l'entraînement.

GALOCHARD.

Ne vous fourrez pas le pouce et les dix doigts dans l'orbite, M'ame Fertu. Pour l'amour, les boxeurs c'est pas des hommes, c'est autant dire des jeunes veaux de huit jours. Vous pouvez y confier votre sœur, allez... Ils ne vous l'abîmeront pas... Paraît que ça fait tort à l'entraînement... alors, les femmes, ils rasent ça de leur programme.

MADAME FERTU.

A quoi que ça leur sert-il donc alors d'être beau gars et de s'exhiber devant les petites dames pour qui que c'est

autant dire le « supplice de Bancal ». (*Expliquant avec des gestes.*) Du bancal qui voulait marcher droit.

GALOCHARD.

Oh! les petites dames. Si ça les allume, y a toujours bien quelqu'un pour en profiter à la sortie... allez.

MADAME FERTU (*après un dernier regard à la photo*).

C'est peut-être bien un nageur...

GALOCHARD.

C'est possible... mais ça serait un poisson que ça ne m'étonnerait pas du tout. (*Reprenant la photo et lui passant une autre lettre.*) Mais vous n'avez pas tout lu... offrez-vous donc celle-ci.

MADAME FERTU (*qui poursuit sa lecture avec des mines de chatte qui se pourlèche*).

Ah! ah! Oh là là... Il va fort le Monsieur... Y a pas d'erreur sur la marchandise... Un chat... il appelle ça un chat comme on dit... Et ce qu'il en met... et ce qu'il en promet... il a la langue bien pendue ce particulier-là... et dire que c'est la poste du gouvernement qui remet ça à domicile... mais voyez donc, m'sieu Galochard, là...

GALOCHARD.

Quoi?

MADAME FERTU (*lui montrant un passage*).

Ici... qu'est-ce que ça veut dire...

GALOCHARD (*après examen*).

Ah! ça... dame... C'est que j'y comprends pas tout. Ça doit être de la nouveauté... des mots qu'ils emploient dans la haute pour des trucs nouveau genre.

MADAME FERTU (*cessant la lecture avec un petit soupir de regret*).

Ah! mon pauvre monsieur Galochard, c'est plus des choses de notre temps tout ça...

GALOCHARD.

C'est le progrès... comme en tout... Vous comprenez pourquoi j'ai refusé l'obstacle, comme on dit, et que je suis rentré à l'écurie. Je ne pouvais tout de même pas y déposer ça dans la cuiller, au mari, pas vrai!

MADAME FERTU.

Je comprends pourquoi la petite dame s'est offert une attaque de nerfs quand elle n'a plus reniflé sa boîte à ordures.

GALOCHARD.

Comment ça?...

MADAME FERTU.

C'est vrai... vous ne savez pas... Il est venu, le cornard, s'offrir un concert ici... pendant votre absence... Mais j'y pense... voilà le moment de lever le rideau et d'éclairer l'écran. Je vais m'installer dans mon fauteuil bien calé... où s'qu'est mon petit banc... Vous allez nous donner le grand spectacle, hein, m'sieu Galochard... un film à la hauteur, comme vous dites, car... elle vous est tombée sous la patte la sacrée femelle qui trompe son homme... Vl'à l'occasion de venger tous les mâles trompés depuis le temps de notre mère Eve... Allez-y... Passez-moi le programme avec l'heure du parcours...

Scène V.

LES MÊMES. LE MONSIEUR. LE SECRETAIRE DU COMMISSAIRE.

LE MONSIEUR (*entrant brusquement avec le Secrétaire auquel il montre triomphalement Galochard*).

Hein... je vous le disais bien moi que tout ça c'était un truc. Le voilà notre homme... J'étais bien sûr, moi, qu'il n'avait pas bougé de chez lui... Farceur de Galochard, va.

GALOCHARD (*sèchement*).

Hé bien! quoi... Qu'est-ce que vous lui voulez à Galochard?...

LE MONSIEUR.

Monsieur le Commissaire de police va vous expliquer ça.

GALOCHARD (*stupéfait et indigné*).

Le Commissaire de police... chez moi...

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Pardon... ne confondons pas. Je ne suis d'ailleurs que le Secrétaire de Monsieur le Commissaire et c'est à titre tout à fait privé que j'accompagne monsieur.

LE MONSIEUR (*vexé*).

Ah, mais pardon... il s'agit de me faire obtenir satisfaction immédiatement au sujet d'un buvard que vous avez emporté de chez moi.

GALOCHARD.

Comment... que j'ai emporté !

LE MONSIEUR.

Nierez-vous que vous l'ayez emporté?

GALOCHARD (*qui se montre petit à petit*).

Nier... Quoi nier... Qu'est-ce que vous me débitez-là pour une ritournelle de phonographe... Je vous ai débarrassé d'un colis d'objets inutiles et encombrants comme vous dites.

LE MONSIEUR (*qui ricane*).

Ah! enfin... vous avouez.

GALOCHARD.

J'avoue... qu'est-ce que j'avoue... Parfaitement. Il n'y a pas de mystère à dire ce que vous m'avez vendu...

LE MONSIEUR (*indigné*).

Je vous ai vendu... moi... vendu... Vous avez le front de me soutenir que je suis marchand de loques...

GALOCHARD.

Y a pas de honte à ça... Je ne dis point que vous l'êtes. Vous êtes peut-être trop mal embouché pour être reçu dans la corporation... Mais ce que je sais c'est que si vous n'êtes pas marchand patenté... vous m'en avez tout de même vendu... des loques... même que vous ne faites pas de cadeaux avec votre tarif.

LE MONSIEUR (*qui se fâche*).

Vous êtes un impertinent et je vous défends de me salir par vos allusions... Vous ne savez pas à qui vous avez l'honneur de parler.

GALOCHARD (*dont la colère éclate formidablement*).

De la colle... de la gomme... du poil à gratter... de la raclure de boyaux... voilà ce que vous êtes et je ne vous envoie pas un ambassadeur pour vous en faire part. (*S'excusant près du Secrétaire.*) Je vous demande pardon, mon-

sieur, mais vrai, ce particulier-là, il me fait suinter le réservoir... Deux heures qu'il m'a tenu cette après-midi, deux grandes heures, mon bon monsieur, pour me vendre ses vieux fonds de placards... Et je ne vous parle pas de la conférence supplémentaire en l'honneur d'un vieux buvard qu'il a voulu me coller au prix fort.

(*Le Monsieur, que la colère de Galochard avait suffoqué s'est remis de son émoi. Il veut prendre la parole mais le Secrétaire s'interpose doucement.*)

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Eh bien, précisément c'est le fameux buvard qui nous amène chez vous, Monsieur Galochard.

GALOCHARD.

Ça va recommencer alors la balançoire... C'est donc un cauchemar que cette sacrée vieille bricole... C'est du poil de tortue!...

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Monsieur serait désireux de rentrer en possession de l'objet... naturellement on vous le paiera.

GALOCHARD (*qui s'apaise*).

Ah! bon... Ah! bien...

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Allons, donnez et finissons-en.

GALOCHARD (*avec empressement*).

Tout de suite et avec plaisir...

(*Soudain il s'arrête, réfléchit et dit.*)

Non... Impossible...

LE MONSIEUR (*sursautant*).

Quoi... qu'est-ce qu'il dit?...

GALOCHARD (*d'un ton décidé*).

Je l'ai... je le garde...

LE MONSIEUR (*indigné*).

Comment ça, je le garde... Vous ne voulez pas me rendre... me vendre le buvard... le buvard de ma femme.

GALOCHARD (*sec*).

Non!

LE MONSIEUR (*furieux*).

Bandit, filou, voleur...

GALOCHARD (*indiquant au Monsieur le chemin de la porte*).

Et vous filez d'ici et lestement... houste... débarrassez l'immeuble...

LE MONSIEUR (*qui s'étrangle de rage*).

Je dépose plainte... le bagne... l'échafaud...

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE (*faisant signe au Monsieur de s'éloigner*).

Monsieur Galochard, vous êtes un galant homme, j'insiste.

GALOCHARD (*froidement*).

Inutile, Monsieur. Le bibelot est à moi. Je l'ai acheté sur la proposition de Monsieur qui m'en a offert le prospectus avec une instance première grandeur. Je l'ai payé de ma belle galette... Quarante-cinq sous bien pesé. Je l'ai, je le garde... C'est-y mon droit?

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Incontestablement... l'objet est à vous et personne ne peut vous contraindre à le revendre... mais enfin... réfléchissez.

GALOCHARD.

C'est tout réfléchi.

LE MONSIEUR (*dans un dernier sursaut d'indignation*).

Fripouille...

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

C'est votre dernier mot?

GALOCHARD (*d'un ton qui n'admet plus de réplique*).

Oui! (*Le Secrétaire fait un geste de regret et sort en entraînant le Monsieur qui se livre à une pantomime furibonde.*)

Scène VI.

GALOCHARD, MADAME FERTU.

(*Madame Fertu qui pendant toute la scène précédente s'est tenue à l'écart, mais dont les attitudes ont démontré successivement l'intérêt qu'elle prenait à la marche des négociations, s'approche en essuyant des larmes de joie.*)

MADAME FERTU.

Oh là là!... Ce que je me fais du bon sang... un plein carafon... Mes félicitations, M'sieu Galochard, vous savez y parler à la clientèle... Quelle éloquence. Et puis vous êtes un finaud, vous. J'ai bien compris votre manigance.

(*Galochard, depuis la fin de la scène précédente, est plongé dans ses réflexions. Il écoute d'une oreille distraite les propos de Madame Fertu et lui répond machinalement.*)

GALOCHARD.

Ah!...

MADAME FERTU.

C'est encore plus beau que je ne le pensais, votre

fameuse vengeance pour se venger. Ah! vous allez lui en faire voir du chemin, à la petite dame... Vous avez bien ficelé votre paquet.

GALOCHARD.

Vous croyez....

MADAME FERTU.

J'ai tout deviné, que je vous dis!... Vous n'avez pas voulu rendre les lettres au mari... c'était peu de plaisir et pas de profit, et vous allez maintenant les refiler à la bonne femme en lui faisant transpirer sa belle galette... Vous allez lui faire chanter quelques petits airs de votre composition... Elle va sécher de frayeur que les ongles des doigts de pied vont lui en friser et vous palperez la forte somme sans douleur... C'est tout profit de se venger comme ça... On travaille pour la morale et ça rapporte gros... Allez, allez, m'sieu Galochard, je vous estimais déjà, maintenant je vous admire... Et vous savez, vous pourrez faire durer le concert pendant quelque temps... avec le paquet de lettres dont vous avez hérité, c'est de vraies rentes que vous allez vous offrir... Motus... voilà du monde.

Scène VII.

LES MÊMES. LE SECRETAIRE DU COMMISSAIRE.

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Monsieur Galochard, je suis venu vous trouver seul dans l'espoir d'arranger cette malencontreuse affaire.

GALOCHARD (*sèchement*).

Y a rien à arranger, je vous l'ai dit.

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Allons, allons, vous ne me ferez pas croire que vous

avez l'intention de vous obstiner. Voyons, là... pour me faire plaisir... oubliez les propos malsonnants de ce Monsieur... Il était nerveux... vous aussi d'ailleurs... Ah! vous ne me direz pas le contraire... Terminons-en, voulez-vous... Le buvard vous appartient. C'est entendu... Vous en êtes le seul et légitime propriétaire. Mais enfin, précisément puisque vos en êtes le propriétaire, vous avez le droit de le revendre... voyons... fixez votre prix...

GALOCHARD (*qui est toujours resté pensif*).

Ce n'est pas une question de prix.

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Allons donc! Vous n'allez pas me faire croire que vous tenez particulièrement à cet objet sans valeur intrinsèque... Non, non... je vois ce que c'est... Vous êtes buté dans votre amour-propre.

GALOCHARD.

Ce n'est pas de l'amour-propre... mais il s'agit d'amour tout de même.

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE (*stupéfait*).

Je ne vous comprends pas.

GALOCHARD.

Y a des papiers.

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Ah oui... je sais... les fameuses listes des Comités... le bien du prochain.

GALOCHARD.

Non... il y en a d'autres... comme qui dirait des billets doux.

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Des billets doux?... (*Comprenant soudain.*) Ah! j'y

suis... vous avez découvert la correspondance amoureuse de la dame, c'est ça, hein...

(*Galochard fait des signes affirmatifs.*)

...des lettres compromettantes?...

(*Même jeu de Galochard.*)

...Très compromettantes.

GALOCHARD.

Oui.

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Diable !... (*Après un temps de réflexion.*) Mais c'est très beau ce que vous avez fait.., très chevaleresque. (*Avec élan.*) Monsieur Galochard vous êtes un héros... un paladin...

GALOCHARD.

Je ne sais pas ce que je suis... après tout je suis peut-être bien une poire.

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Allons donc... ne dites pas ça... Vous sauvez l'honneur d'une femme... oh ! je sais bien qu'elle est coupable... mais enfin... c'est une femme.

GALOCHARD (*brusquement et comme pour le faire taire*).

Tenez... emportez-le ce fameux buvard... Débarrassez-en ma niche... je serai capable de faire un malheur

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Et les lettres... Vous pouvez bien me les confier à moi. Je les restituerai avec discrétion.

GALOCHARD (*montrant l'intérieur du buvard*).

Les voilà.

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Merci encore pour elle.. Vous me permettrez bien de vous payer.

GALOCHARD (*avec vivacité*).

Non... oh non... pas ça... pas ça...

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Mais le buvard ?

GALOCHARD.

Ah ! oui... le buvard... la boîte aux ordures de Madame. (*Sèchement.*) C'est quarante-cinq sous.

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.
(*avec empressement*).

Les voici...

GALOCHARD.

Merci... le compte y est.

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE (*avec emphase*).

Monsieur Galochard, permettez-moi de vous serrer la main.

GALOCHARD (*indifférent*).

Faites toujours, ça ne fait pas de mal.

LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Adieu...

(*Il sort.*)

Scène VIII.

GALOCHARD, MADAME FERTU.

(*Galochard reste toujours pensif comme à la scène précédente.*)

MADAME FERTU (*un peu méprisante, se dispose à s'en aller*).

Allons... au revoir, m'sieu Galochard... chacun en fait à sa tête dans la vie, pas vrai... Vous êtes bien le maître de faire votre commerce comme vous l'entendez,

bien sûr... Ce n'est pas moi qui vous en ferai un reproche... Je m'en vais... Adieu... (*Elle sort froidement.*)

(*Galochard, resté seul, réfléchit longuement, puis soudain il se précipite vers la porte de la boutique donnant sur la rue par où est sortie madame Fertu et crie au dehors.*)

GALOCHARD.

M'ame Fertu... ohé... M'ame Fertu...

MADAME FERTU (*reparaissant*).

Hé bien quoi... Y a le feu ?...

GALOCHARD (*l'amenant au-devant de la scène*).

Arrivez donc par ici, M'ame Fertu...

(*Il se campe devant elle, se croise les bras sur la poitrine et lui crie dans la figure.*)

Ah ! vous croyez qu'il ne se venge pas... le papa Galochard... Ah ! vous croyez ça, vous...

MADAME FERTU (*interloquée*).

Mais... je n'ai rien dit.

GALOCHARD (*de plus en plus furibond*).

On se fichera de lui toute sa vie au Monsieur à la petite dame... le roi des jobards... Elle lui en fera porter... y sera trompé pendant un siècle et il n'en — saura — jamais — rien... ah !...

(*Madame Fertu le regarde avec stupéfaction pendant que le rideau tombe vivement.*)

RIDEAU.

Imprimerie Jos. VERMAUT, PARIS & COURTRAI.
(*Imprimé en Belgique.*)

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2645
A484G35

Wauthoz, Henri A
Galochard & cie.